

Ecriture et lecture

Autor(en): **Lador, Pierre-Yves**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Nachrichten VSB/SVD = Nouvelles ABS/ASD = Notizie ABS/ASD**

Band (Jahr): **59 (1983)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-771389>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ecriture et lecture

Par *Pierre-Yves Lador*, Bibliothèque municipale, Lausanne

S'il lit parfois, le bibliothécaire n'écrit guère! Pierre-Yves Lador romancier et auteur d'un essai sur notre profession (Le rat, la célestine et le bibliothécaire; l'Age d'homme) dément cette image caricaturale de notre métier. Lors de la dernière assemblée générale du Groupe de travail des bibliothèques de lecture publique (Olten, 23 mars 1983), il partagea avec ses collègues bibliothécaires quelques réflexions d'écrivain et de lecteur. Le texte de cette conférence est reproduit ici.

Auch wenn er manchmal liest, schreiben tut der Bibliothekar kaum! Pierre-Yves Lador, Schriftsteller und Autor eines Essays über unseren Beruf (Die Ratte, die Cölestine und der Bibliothekar), widerlegt dieses verzerrte Bild unseres Berufes. An der letzten Generalversammlung der Arbeitsgemeinschaft der allgemeinen öffentlichen Bibliotheken (Olten, 23. März 1983) stellte er mit den Bibliothekaren einige Überlegungen über Schriftsteller und Leser an. Wir geben hier den Text seines Vortrags wieder.

Il y avait une fois un enfant . . . cela doit commencer comme tous les contes de fées, car les contes de fées sont les livres les plus réalistes et jamais je ne cesserai d'en lire. J'ai relu ces derniers mois Pinocchio, Blanche Neige, le magicien d'Oz, Aladin, la Reine des neiges, le Vaillant petit tailleur et quelques autres. Il y avait une fois un enfant qui aimait lire et qui lisait beaucoup, il était déjà très éclectique . . . 20 ans après il devint bibliothécaire, grâce à une bonne fée sans doute, puisqu'il n'était pas diplômé . . . Il passa les 15 années suivantes à clarifier ce qu'il savait déjà d'une certaine façon, à savoir que ceux qu'on appelle des mauvais livres ne sont pas forcément mauvais. C'est comme la diététique ou la médecine. Telle personne a besoin de cuivre, de mercure ou d'or, telle autre de vitamine. L'homéopathie ne guérit-elle pas avec des poisons? Il y a certes des livres plus riches que d'autres, plus forts aussi, mais comme une nourriture trop riche, ils peuvent rendre le lecteur malade ou dégoûter de la lecture! Et heureusement qu'il existe des romans plus faibles, car nous avons nos moments de faiblesse où nous serions écrasés par trop de grandeur. Qui peut lire tous les jours Don Quichotte?

Je me suis mis à considérer l'ensemble du champ du texte: la littérature et les paralittératures, le roman policier, la science-fiction, le roman rose et même la bande dessinée, tous sur le même plan. Comment pourrait-on les séparer en bons et mauvais livres de façon irréfutable? Il ne s'agissait pas de décerner des diplômes ni des prix mais de voir ce qui faisait l'unité et l'intérêt de ce domaine. Bientôt j'y ajoutai encore bon nombre de livres de vulgarisation scientifique.

Cet usage de la lecture, cette façon de considérer tous les livres ensemble, ce bon usage ou cette vision de la lecture concilie quatre traits que l'on mentionne toujours à propos de lecture et de bibliothèque et les réconcilie au lieu de les opposer:

1. la distraction, le dépaysement, la fuite du quotidien, la fuite d'une réalité;
2. la quête de l'information, de la vraie information, «qu'est-ce que l'univers?» non pas, «où se trouve le bureau des réclamations?» celle qui conduit au point 3, la quête d'une autre réalité;
3. la connaissance, conscience de soi et de l'univers;
4. tout cela avec *plaisir* car sans plaisir l'être humain ne fait rien.

Quel rôle joue pour moi *l'écriture*? C'est une quête! J'ai hérité des surréalistes deux traits: l'un, le but défini par Breton:

«Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement. Or, c'est en vain qu'on chercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de détermination de ce point.»

l'autre, le moyen, l'écriture automatique; je crois dans l'inspiration, le rêve. L'écriture doit dans un premier temps me permettre de découvrir ce que j'ignore ou plutôt ce que je sais quelque part en moi mais que je n'arrive pas à dire. C'est une maïeutique au sens où le dit Socrate. Un art de l'accouchement. Je peux poursuivre la métaphore: on sait qu'il y a un enfant en gestation mais il faut un travail pour qu'il se développe et naisse. Je crois qu'il faut beaucoup de travail en plus de l'inspiration . . . Je ne suis pas encore un écrivain classique car contrairement à ce qui dit Boileau*, ce n'est pas possible de rendre dans un ordre linéaire

* «Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement/Et les mots pour le dire arrivent aisément».

(celui de la ligne d'écriture) dans un déroulement temporel strict, une vision de l'univers qui est toujours trop riche, trop multiple. Seul le poète zen peut en dix mots rendre compte de l'unité de l'univers, mais il est aussi loin de Boileau, car qui comprend son poème?

C'est là que la création poétique ou scientifique se rejoignent: il s'agit toujours de visions du monde, de visions partielles du monde entier et la vision d'Einstein est équivalente à celles de Castañeda ou de John Cowper Powys.

C'est dans le tissu romanesque que s'insèrent des ouvrages de sciences humaines, par exemple Marthe Robert, Roman des origines et origine du roman, mais aussi Janov et ses livres sur le cri primal, Tomatis et l'oreille, Leboyer et le traumatisme de la naissance, Laborit et le comportement, toute cette pâte scientifique, toutes ces visions et interprétations de l'univers qui chez le lecteur entretiennent l'espoir d'être heureux par quelque magie qui déferait l'enchantement, annulerait le traumatisme originel et briserait ses chaînes symboliques, effacerait ce je ne sais quoi que chacun croit avoir sur son ardoise, une sorte de péché originel en somme. Tous ces essais ressemblent aux romans de Silverberg, Asimov ou Tournier.

J'utilise l'écriture comme méthode parmi d'autres, c'est une ascèse, et je crois que la lecture de mes livres permettra à quelqu'un de modifier sa vision du monde comme la lecture des livres que je lis modifie la mienne. Parmi les méthodes que j'utilise il y a aussi la marche. Comme Aristote, Rousseau ou Gustave Roud je marche beaucoup, c'est un autre moyen que je pratique, un exercice privilégié qui me permet d'atteindre cet état de flottement, de vide de l'esprit, de passer peut-être du cerveau gauche au cerveau droit, des soucis quotidiens à une vue plus vaste du monde. Mais il est évident que lecture, marche ou écriture fécondent à leur tour le quotidien et modifient le comportement au bureau ou dans la rue!

Il vous apparaît déjà clairement sans doute que pour moi ni la lecture ni l'écriture ne sont des buts, ce sont des moyens, des activités formatrices, transformatrices, des moyens de communication mais pas forcément entre deux hommes, plutôt entre un être humain et l'univers.

Lecture et écriture sont deux portes, deux voies, deux passages non pas vers un autre monde mais vers l'univers, vers une autre vision de ce monde, vers la connaissance de soi, de la réalité. La science-fiction a vulgarisé la notion de porte entre deux univers parallèles, en fait c'est un archétype, une structure imaginaire qui est peut-être l'image ou l'expres-

sion d'une réalité: celle de l'existence des deux hémisphères du cerveau humain. L'hémisphère gauche qui est celui de la raison, du langage, de la succession chronologique, et l'hémisphère droit, celui de l'intuition, de l'espace, de la vision globale, où tout peut coexister simultanément. Cette topique est peut-être supérieure à la division conscient-inconscient de Freud.

Cette double façon de percevoir le monde habite de tout temps les productions de l'homme. De tout temps l'homme a cherché à passer d'une vision à l'autre. Aujourd'hui on a l'impression qu'une vision domine mais l'autre est toujours là, ce qui rend peut-être la lecture délicate. En effet, la définition du dictionnaire s'adresse à l'hémisphère gauche, mais l'image poétique à l'hémisphère droit, or tous les textes comportent ces deux aspects, ces deux niveaux au moins, parfois davantage. Le discours écrit est plus précis, plus univoque que la bande dessinée, mais cette précision est aussi un inconvénient. Essayez de décrire la Chute d'Icare de Brueghel ou, plus facile, des pommes de Cézanne. Il vous faudra trois cents pages et vous aurez peut-être passé à côté. Il s'agit de décrire l'espace dans une succession chronologique, d'organiser cette succession, d'introduire une causalité qui sera discutable. C'est le travail d'interprétation du rêve par exemple... Qui peut décrire un coucher de soleil? Et pourtant c'est un phénomène très important pour chaque être humain. Le langage ne peut pas être exclusivement scientifique, univoque, on le voit en programmant des ordinateurs, il est polyphonique et polysémique alors il faut en tenir compte et étudier davantage la métaphore et la symbolique, l'imaginaire. Au plan de l'imaginaire il n'y a aucun critère universel qui permette de séparer totalement des créations humaines en bonne et mauvaise littérature, Proust et Le Carré, Castañeda et Barbara Cartland, Anne Cunéo et Agatha Christie, Brink et Ambler, Hergé et Gide. Ajouterai-je Margerin et Parker, Macdonald et Matzneff, Liberatore et Ludlum, Tito (auteur de Soledad) et Cela.

Ce qui fait l'intérêt de la lecture ce n'est pas seulement qu'elle offre un ordre du monde (ce qui est déjà intéressant), c'est qu'elle montre le passage d'un ordre à l'autre, les vacillations de cet ordre, son avènement ou sa disparition, les jeux autour de cet ordre. Encore faut-il être soi-même capable de percevoir ces jeux. Je me suis amusé à chercher les vacillations de l'univers de Gérard de Villiers, l'auteur de SAS, que l'on dit figé et stéréotypé, manifestant un ordre que certains appellent fassiste. Il suffit de lire un roman d'espionnage algérien ou une bande dessinée libyenne (qui pourtant se donnent comme progressistes) pour voir que

l'ordre présumé de SAS est très nuancé et remis perpétuellement en question.

Prenons un autre exemple dans un domaine qui passe aussi pour simpliste, la bande dessinée: *Tintin, L'Etoile mystérieuse*. Il y a une dizaine de scènes à prétention comique qui manifestent un changement de point de vue: un seul exemple, page 32, Milou renverse une casserole de spaghetti et le cuisinier se plaint au capitaine Haddock en injuriant Milou: «maudite bête, si je t'attrape . . .». Le capitaine Haddock fait la morale au cuisinier: «Allons, inutile de vous fâcher, cela ne sert à rien, prenez ça du bon côté», en s'éloignant il continue à philosopher «il faut toujours tout prendre du bon côté» et glisse alors sur un spaghetti. A terre, il jure: «Mille millions de sabords, maudite bête . . .» etc. D'observateur ironique, sage, pédagogue, distant, distraitemment sympathique, il devient victime à son tour et réagit de la même façon. Ainsi c'est de la part de Hergé une sorte de jeu de rôles, une façon d'éduquer par l'exemple en montrant les limites de l'éducation, de montrer l'irréductibilité des points de vue et la difficulté de la communication. Il n'y a à ce niveau-là pas de vérité générale. Deux ou trois ordres se chevauchent, se contredisent, se nuancent . . .

Je prends l'exemple de Castañeda: là aussi il s'agit du passage d'un ordre occidental, de la vision de l'hémisphère gauche à un ordre autre qui semble-t-il relève de l'hémisphère droit. Imaginez l'Occidental le plus raisonnable, le plus sceptique, le plus intellectuel faisant un apprentissage de sorcier en 1960 au Mexique et notant pendant dix ans tout, tout et relisant ses notes et les annotant sans cesse, et malgré ce qu'un psychanalyste appellerait ses défenses ou grâce à ces défenses, et grâce aux manipulations de son maître, espèce de paysan sorcier, malin, ce Castañeda se retrouve sorcier, ayant troqué sa vision du monde pour une autre. Expérience claire et confuse pour le lecteur, à la fois parfaitement intelligible et seulement intelligible dans la mesure où il l'a faite lui-même. La cohabitation dynamique de ces deux ordres ébranle le lecteur durablement, s'il ne rejette pas le premier volume . . . J'ai dévoré les six volumes à la suite.

Comme lecteur je privilégie l'imaginaire, une œuvre qui ne parle qu'à ma raison (en existe-t-il?) n'a aucune chance de m'intéresser. Personnellement m'intéresse plus particulièrement l'œuvre qui déborde, qui va aux extrêmes et c'est souvent le cas du roman populaire, plus expressionniste, ou alors de la science-fiction qui pousse jusqu'au bout certaines prémisses raisonnables. Ou le coup d'œil paradoxal, chez Zino-

viev par exemple. Certes dans *La tricheuse* de Des Cars la langue me gêne beaucoup, mais l'histoire me fascine assez pour que je continue. Elle relève de la science-fiction, de l'improbable et c'est l'improbable qui m'intéresse. Elle joue sur le thème du *double*, du vieillissement, de la mort, du pacte avec le diable, du refus de la mort et bien sûr de l'amour. Cela suffit à fasciner malgré un style que je déteste. Beaucoup de lecteurs pourront mieux rêver grâce à ce livre qui ne liront jamais Michel Tournier dont *Les météores* traitent aussi le thème du double, des gémeaux. Je poursuis actuellement une recherche sur la lecture des gens non diplômés (qui n'ont suivi que l'école primaire) mais qui lisent bien et qui peuvent en parler. Or ils privilégient le thème et la structure par rapport à la langue. Contrairement à ce qu'on dit le roman est réaliste, parce qu'il est improbable. L'improbable intéresse l'être humain normal, c'est pourquoi il aime la mythologie et le conte de fées. Mais l'improbable est réaliste. La vie n'était-elle pas improbable? L'homme n'est-il pas improbable dans l'évolution? Et si Dieu existe, il est improbable pour notre raison. L'improbable est le ressort de l'action humaine, la lutte contre l'entropie.

Il est clair pourtant qu'un bon nombre de romans que je lis, je les lis en tant que professionnel: les romans populaires féminins, les romans psychologiques français, les romans féministes, la plupart des romans suisses-romands. Si je changeais de métier, je ne les lirais pas et ne les regretterais pas, mais j'en retire un certain plaisir: Barbara Cartland, Des Cars, Hélène Cixous, Konsalik, Sagan, Arnothy, Laederach ou Velan. Ils sont trop probables pour me fasciner!

Je cherche dans chaque livre à élucider cette part d'improbable. Ainsi dans une Série noire, le roman de Robert B. Parker *La Fugueuse enchantée*. Une jeune fille fugueuse se prostitue, elle va finir droguée, le héros détective engagé par les parents comprend que la mère est impuissante alors que le père refuse de revoir sa fille; il décide donc de laisser la jeune fille choisir son avenir et lui offre un essai d'un mois dans un bordel de luxe tenu par une amie. La maîtresse du détective est psychologue scolaire, il réussit à lui faire accepter que la morale traditionnelle, les solutions classiques ne sont pas forcément les meilleures, qu'il n'y a pas de sots métiers et qu'un bon apprentissage mène à tout, qu'on peut ressortir vicieux d'un centre d'accueil et vertueux d'un bordel de luxe. C'est non le règne du stéréotype mais celui de la nuance: il y a prostitution et prostitution! Cela suggéré avec humour et bon sens. L'art du

conteur est de ne pas trop choquer avec ses paradoxes; déconseillé aux personnes dogmatiques!

Pour bien étudier la lecture, il faudrait bien étudier la psychologie de l'être humain. D'accord avec René Girard et Oughourlian nous admettons que le trait fondamental de l'homme est l'imitation. Ce trait appartient au système nerveux supérieur des mammifères. Il permet l'apprentissage. A l'imitation nous ajoutons le besoin de règles, de normes. Des Américains ont montré que le rat était déjà capable d'être superstitieux. S'il obtient de la nourriture par un geste utile et que simultanément il a fait un geste inutile, il reproduira les deux gestes ensemble! Donc le rat déjà cherche des normes, des règles, qu'il ne comprend pas mais répète scrupuleusement.

Ainsi rien d'étonnant si tous les arguments à propos d'un livre lu se ramènent à la notion d'imitation et de norme. Si le héros meurt et qu'il est méchant, c'est *bien* si je suis un esprit du XIXe siècle, c'est *mal* si je suis quelqu'un qui pense qu'il faut déculpabiliser les gens. En fin de compte le lecteur a beaucoup de peine à penser cette représentation comme un fait. C'est et c'est tout. Il veut raisonner, chercher à établir des relations, juger et il manque évidemment d'éléments alors il invente, il transforme le livre, ajoute, enlève, déforme. Au lieu d'en rester à l'originalité du livre lu, à son invention, à sa puissance imaginaire, il essaie toujours d'enfermer le livre dans un jugement moral, psychologique ou social. Ainsi arrive-t-on à des jugements aberrants du type: ce livre est mauvais car il n'a pas de femme ou parce que les jeunes y jouent toujours tel rôle. Et aux USA on ne peut plus publier une bande dessinée où le garçon d'ascenseur soit un Noir et ainsi de suite. C'est important de voir cela mais ces livres peuvent garder toute leur valeur et leur intérêt! L'erreur commune est de demander la même chose à tous les livres. La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Ainsi Tintin est un univers d'une grande richesse mais ce n'est sûrement pas l'endroit où voir les meilleurs exemples de vie de famille ou de couples ou de femmes seules. Il faut y chercher d'autres aspects. En un mot j'essaie de ne pas pratiquer une lecture réductrice ni nivelante!

Ainsi dans *Les amours mexicaines* de Barbara Cartland, des bibliothécaires n'ont vu que des stéréotypes qui n'y sont pas vraiment: une jeune orpheline belle, bécasse, oie blanche qui tombe sur un prince charmant riche et fort. Or on voit au fil des pages une héroïne intelligente, pleine de caractère, de volonté qui, bien sûr dans le cadre apparent d'un roman pour dame, se bat courageusement pour forger son

destin. Et finalement cela imprègne autant la jeune lectrice que le happy end. Le genre littéraire, les conventions n'empêchent jamais les auteurs de talent de faire passer la vie, l'image, le changement, la capacité de transformation de l'être humain, leur vision personnelle du monde. C'est plutôt l'intellectuel qui ne se penche pas par la fenêtre du train de ses préjugés qui n'aperçoit pas toute cette vie, toutes ces nuances qui brouillent le stéréotype.

Dans *Le cercle bleu des Matarèse* de Robert Ludlum est mis en évidence le professionnalisme de l'agent secret, du tueur, qui peut tuer mais qui ne tue pas inutilement. Cette maîtrise est proche de celle du bibliothécaire qui sait lire mais ne lit pas tout, qui sait de quoi il s'agit, qui garde sa personnalité mais peut se maîtriser et qui finalement comme tout bon professionnel ne peut aspirer qu'à prendre sa retraite, car si la passion le fait entrer en profession, la maîtrise de la profession ne peut que l'en faire sortir. Heureusement qu'il reste assez de tueurs et de bibliothécaires pour faire de l'animation sur cette terre. J'ironise à peine, tout professionnel est équivalent, toute maîtrise est équivalente.

Ce tueur qui accomplit sa dernière mission, la plus difficile, qui lui revient parce qu'il est le meilleur, qui l'a accomplie avec détachement, qui a pu s'allier avec son ennemi, accepter la perte de son grand amour, n'a plus qu'à prendre sa retraite. Il aura la chance à la fin de ce roman de vivre heureux un nouvel amour. C'est bien là un itinéraire initiatique. Après le long chemin d'épreuves, la qualification du sujet, ses actions, ses engagements, sa connaissance et son détachement final, sa reconnaissance de l'univers, il peut vivre enfin une vie normale sans histoire. La vie commence au-delà du désespoir, écrivait Sartre, elle est au-delà de la connaissance, mais on ne peut rien en dire. Celle dont on peut parler, celle dont on peut faire des romans, celle que nous vivons, c'est celle où l'on travaille, où l'on fait des exercices, où l'on se qualifie, où l'on lit et écrit, où l'on prête des livres, où l'on gère des bibliothèques. Ce roman dit d'espionnage est pour moi un roman initiatique.

Ce qui définit l'œuvre, littéraire, romanesque, scientifique, populaire, bande dessinée ou autre œuvre humaine, c'est qu'elle est limitée, elle est choix de l'auteur, hiatus, vide et l'effort interprétatif du lecteur va s'exercer dans ce vide autant que sur le plein. L'univers déjà qui est tout l'être par définition paraît plein de vide et susceptible d'être vu de différentes façons, l'œuvre littéraire encore davantage. C'est grâce à ce jeu de vide et de plein que nous pouvons analyser, et l'œuvre littéraire ou la BD plus que les autres, puisqu'on peut s'arrêter, revenir en arrière et choisir

d'avantage. La BD avec ses cases et les espaces diégétiques qui les séparent est exemplaire de ce point de vue et doit être rattachée au livre plutôt qu'au cinéma, à la TV, au dessin animé, ou à la peinture de chevalet! La lecture est acte créateur, formateur, libérateur pour le lecteur. Même le haïku zen écrit n'est qu'un reflet de l'illumination totale et lu il n'est qu'un reflet de ce reflet . . . Il invite sans contraindre, il guide et je choisis, il suggère et je décolle . . .

Vous trouverez peut-être et avec raison sans doute que les gens sont plus simples d'habitude. Il leur suffit de dire que tel livre les a bien dépayés. Un lecteur rabrouait sa femme à la bibliothèque, l'autre jour, qui parlait d'un roman qu'elle venait de lire, il dit: «Un roman, ça se lit et puis c'est fini, on n'en parle plus». Pourquoi pas?

Je maintiens que la lecture d'un roman n'est pas fuite de la réalité (comme si on pouvait la fuir, laquelle, d'ailleurs?), elle est fuite d'une réalité et quête d'une autre réalité, laquelle est plus riche et choisie et recouvre l'autre, car toutes les réalités se recourent . . . C'est cela la véritable formation des adultes. La lecture publique ce n'est pas une banque de données, c'est un ascenseur pour l'univers.

«Les Amis de la Célestine vont rééditer à l'Age d'Homme, 'Le Rat, la Célestine et le Bibliothécaire' de Pierre Yves Lador. On peut souscrire auprès de René Vaucher, Bibliobus neuchâtelois, Rue du Progrès 33, 2300 La Chaux-de-Fonds.»

Die Dokumentation – ein Stiefkind innerhalb der Organisation?

Von *Susanne Schilling*, Wirtschaftsdokumentation;
Brown Boveri & Cie, Baden

Das Referat ist an der SVD-Regionaltagung Bern im März 1983 gehalten worden. Betrachtet werden Zusammenhänge zwischen Stellung der Dokumentation in einer Organisation, Benutzerbedürfnissen und zu erbringenden Dienstleistungen. Betont wird die aktive Vermittlerrolle der Dokumentalisten zwischen Informationslieferant und Benutzer. Welche Bedeutung hat unser Beruf in Zukunft?